



CLASSIQUES  
GARNIER

MÉNIEL (Bruno), « L'ardeur guerrière chez Montaigne », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes / Journal of Medieval and Humanistic Studies*, n° 34, 2017 – 2, p. 317-337

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-07741-1.p.0317](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-07741-1.p.0317)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2018. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

MÉNIEL (Bruno), « L'ardeur guerrière chez Montaigne »

RÉSUMÉ – Les nombreux “arts de la guerre” composés dans l’Antiquité et à la Renaissance accordent en général peu de valeur à l’ardeur guerrière. Au contraire, Montaigne considère celle-ci comme une fureur qui élève l’homme au-dessus de lui-même. Pour autant, elle est une passion dangereuse, qui pousse à l’indiscipline et à la témérité. Ce jugement ambigu signale que Montaigne est tiraillé entre les valeurs de la noblesse d’épée et celle de la robe.

ABSTRACT – The many Classical and Renaissance “Arts of War” generally place little value on the love of war. On the contrary, Montaigne considers it to be a passion that elevates man above himself. Nonetheless, it is a dangerous passion, which drives men to indiscipline and recklessness. This ambiguous position suggests that Montaigne is torn between the traditional values of *la noblesse d’épée* and *la noblesse de la robe* —between the sword and the mind.

## L'ARDEUR GUERRIÈRE CHEZ MONTAIGNE

Le phénomène de l'ardeur guerrière a retenu l'attention de Montaigne, même si cela n'a guère été noté par la critique. Or cette passion concerne non l'activité quotidienne et privée, mais la profession militaire. Elle engage donc une réflexion sur les genres de vie et même sur les « états » : si l'on veut la saisir, il convient de se placer dans le champ d'intersection du psychologique, de l'éthique et social. Les considérations de Montaigne sur cette passion ont aussi une dimension littéraire parce qu'elles rattachent l'entreprise complexe des *Essais* au genre des discours militaires. Pour dégager leur singularité, il n'est pas inutile de situer les *Essais* dans le contexte du discours sur la guerre qui se développe dans les ouvrages publiés au XVI<sup>e</sup> siècle. Nous tenterons ensuite de reconstituer l'analyse que Montaigne propose de cette passion mystérieuse, afin de déterminer la valeur qu'il lui attribue.

### UN DISCOURS SUR LA GUERRE

Il n'est pas sûr que les *Essais* aient été lus au XVI<sup>e</sup> siècle comme nous les lisons aujourd'hui. « Quelle escole de guerre et d'estat est-ce que ce livre ? [...] Xenophon se peinct avec la guerre et l'estat, et Montaigne peinct la guerre et l'estat avec luy<sup>1</sup> », écrit Marie de Gournay dans la préface de l'édition de 1595. Certains développements des *Essais* relèvent d'un genre qui a connu un assez grand succès éditorial au XVI<sup>e</sup> siècle

---

1 M. de Gournay, « Préface sur les *Essais* de Michel seigneur de Montaigne par sa fille d'alliance », in Montaigne, *Les Essais*, II, 17, éd. J. Balsamo, M. Magnien, C. Magnien-Simonin, Paris, Gallimard, 2007, p. 17 (toutes nos références seront empruntées à cette édition, à laquelle nous renverrons, en indiquant simplement « *Essais* »).

en Europe occidentale, celui des discours militaires<sup>2</sup>, qui livrent une réflexion sur l'art de la guerre.

À la Renaissance, l'imprimerie et l'unification de la culture militaire des pays d'Europe suscitent d'une part l'édition et la traduction de traités antiques et d'autre part la composition de centaines d'ouvrages nouveaux sur la guerre – traités, dialogues, discours, vies, éloges, commentaires<sup>3</sup>. L'intérêt pour ces deux types de publications se manifeste notamment à Venise, chez l'éditeur Gabriel Giolito, de 1557 à 1570, par la publication en un même format, sous la direction du polygraphe Tomaso Porcacchi, d'une collection de traductions de douze historiens grecs et d'une collection d'ouvrages modernes sur l'art de la guerre<sup>4</sup>.

L'intérêt de Montaigne pour l'approche théorique de la guerre est révélé par la présence – attestée par un ex-libris – dans sa bibliothèque d'un recueil des traités antiques de Frontin, Élien le tacticien, Modestus et Végèce, en traduction française, illustré de gravures pleine page<sup>5</sup>, qui ne porte cependant pas d'annotation manuscrite. Ce recueil offre divers éclairages sur le métier militaire : de l'ouvrage de Frontin (vers 30-104 après J.-C), qui a suscité l'estime de ses contemporains mais a été perdu, il ne subsiste, sous le titre de *Strategemata*, que ce qui en constituait le supplément, un recueil de quatre cents récits brefs qui donnent des exemples de ruses tactiques et suggèrent tout un art du commandement ;

- 
- 2 Sur les discours militaires, voir M. J. D. Cockle, *A Bibliography of English Military Books up to 1642 and of Contemporary Foreign Works*, ed. H. D. Cockle, Londres, Holland Press, 1957 ; J. R. Hale, « A Newberry Library Supplement to the Foreign Books » in M. J. D. Cockle, *A Bibliography of [...] Military Books up to 1642. Papers of the Bibliographical Society of America* (1961), p. 137-139 ; J. R. Hale, « Printing and the military culture of Renaissance Venice », in J. R. Hale, éd., *Renaissance war studies*, Londres, Hambledon, 1983, p. 429-471 ; F. Verrier, « Soldats et traités d'art militaire au xv<sup>e</sup> siècle. De l'exclusion à la sélection », *Lettere italiane*, année XLI / n° 3 (juill.-sept. 1989), p. 366-397 ; F. Verrier, *Les Armes de Minerve, l'humanisme militaire dans l'Italie du xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 1997 ; David R. Lawrence, *The complete soldier. Military books and military culture in early Stuart England*, Leyde, Brill, 2009.
- 3 J. R. Hale, « Sixteenth-Century Explanations of War and Violence », in J. R. Hale, *Renaissance war studies*, p. 335-358, ici p. 336.
- 4 J. R. Hale, « Printing and Military Culture of Renaissance Venice », in J. R. Hale, *Renaissance war studies*, p. 428-470, ici p. 440-442.
- 5 Voir l'ouvrage mentionné sous le n°91 dans G. de Botton et F. Pottière-Sperry « À la recherche de la "librairie" de Montaigne », *Bulletin du Bibliophile*, II, 1997, p. 293 : Végèce, *Du fait de guerre et fleur de chevalerie* [et autres œuvres :] Frontin, *Des gestes et astuces militaires qui se nomment strategematicques (subtilitez et finesses de guerre)*, Élien le tacticien et Modestus, trad. Nicolas Volcyr de Sérouville, Paris, Chrestien Wechel, 1536, in-folio, BnF Rés. Z. Payen 506.

le texte d'Élien porte sur la tactique de la phalange macédonienne ; le précis de Modestus a été en grande partie repris dans l'*Epitoma rei militaris* de Végèce (vers 400 après J.-C.), un traité systématique expliquant comment administrer une armée de métier. Ces ouvrages couvrent tous les aspects de la vie militaire, mais ils ne consacrent que peu d'attention à la psychologie du soldat et à l'ardeur guerrière. En effet, ces « arts de la guerre » adoptent une perspective rationaliste : ils fondent l'efficacité militaire sur la discipline et non sur les affects. Tout au plus Végèce mentionne-t-il « la chaleur martiale et belliqueuse<sup>6</sup> » qui anime les soldats et conseille-t-il aux chefs de signaler à leurs hommes ce qui peut faire naître en eux l'espoir du succès et de « dire choses par lesquelles les pensées des chevaliers, par la hayne des adversaires soient esmeues et converties en ire et indignation<sup>7</sup> ». Les émotions apparaissent surtout comme la faiblesse de l'ennemi, dont on doit se méfier, mais dont on peut tirer profit. Ainsi Frontin raconte qu'Antigone, roi de Macédoine, craignant que les Étoliens assiégés, rendus furieux par la faim, ne lancent contre lui un assaut désespéré, les laissa s'enfuir de leur ville et, « ayant rompu leur impetuosité et fureur<sup>8</sup> », les massacra. Il rappelle que Fabius Cunctator, sachant que les impétueux Gaulois étaient courageux au premier assaut mais peu résistants, conseilla à ses hommes de soutenir avec endurance leur attaque et de les fatiguer, et remporta la victoire<sup>9</sup>.

Les ouvrages sur la guerre rédigés au XVI<sup>e</sup> siècle sont pour la plupart dus à des techniciens – des ingénieurs en fortifications, des spécialistes de l'artillerie ou de la cavalerie. On compte néanmoins parmi leurs auteurs des humanistes, comme Girolamo Maggi qui fait imprimer un traité sur les ouvrages défensifs<sup>10</sup>, des érudits, comme Francesco Sansovino qui publie un ouvrage sur la cavalerie<sup>11</sup>, un mathématicien, N. Tartaglia<sup>12</sup>,

6 Végèce, *Du fait de guerre et fleur de chevalerie*, I, xxviii, éd. citée, p. xv ; *Epitoma rei militaris*, éd. A. Önnfors, Stuttgart et Leipzig, Teubner, 1995, p. 47 : *Martius calor*.

7 Végèce, *Du fait de guerre et fleur de chevalerie*, III, xii, éd. citée, p. cvii ; *Epitoma rei militaris*, p. 148 : *Dicenda etiam quibus militum mentes in odium aduersorum ira et indignatione moueantur*.

8 Frontin, *Des gestes et astuces militaires qui se nomment strategematicques (subtilitez et finesses de guerre)*, éd. citée, p. ccxlii.

9 *Ibid.*, p. ccxxiii.

10 G. Maggi, *Della fortificatione delle città e del capitano Iacomo Castriotto*, Venise, Rutilio Borgominiero, 1564.

11 F. Sansovino, *Origine de cavalieri di Francesco Sansovino, nella quale si tratta l'invention, l'ordine, e la dichiarazione della cavalleria di collana, di croce, e di sprone*, Venise, C. et R. Borgominieri, 1566.

12 N. Tartaglia, *Quesiti et inventioni diverse*, Venise, Baparini, 1554.

et même un évêque, G. Garimberto<sup>13</sup>, ce qui indique que les questions militaires, surtout dans l'Italie de la Renaissance, sont la préoccupation de tous. De cet ensemble se détache un ouvrage qui a exercé une influence considérable, l'*Arte della guerra* (1521) de Machiavel, qui, réfléchissant aux causes de la faiblesse militaire de la république florentine et sur les défaillances des troupes italiennes devant les armées étrangères, reprend peu ou prou la structure du traité de Végèce, mais défend une tout autre conception de l'armée : celle d'une milice de citoyens. Cet idéal républicain repose sur la pensée que le citoyen qui ne s'enrôle pas pour de l'argent et qui retourne à son métier quand il est las de combattre est « honnête et sensible à la honte<sup>14</sup> », que sa *virtù* se fonde sur « le respect que le souverain inspire<sup>15</sup> » et sur la crainte du ressentiment de celui-ci, et qu'il ne cherche dans la guerre que « peine, périls et gloire<sup>16</sup> ». Certes, il incombe au chef de stimuler, au besoin par la ruse et le mensonge, l'ardeur guerrière de ses hommes :

Quant à exciter les hommes au combat, il est opportun de les mettre en colère contre l'ennemi, en leur disant que celui-ci profère des injures à leur égard ; de prétendre qu'on a avec lui quelque accord secret et qu'on en a corrompu une partie ; de vous placer en un endroit où vos hommes le voient et fassent quelques légères escarmouches, parce que, ce que l'on voit chaque jour, on en fait moins de cas ; de vous indigner et, par un discours à propos, de reprocher à vos soldats leur mollesse ; de dire, pour leur faire honte, que vous irez combattre seul, s'ils refusent de vous accompagner<sup>17</sup>.

Mais le soldat-citoyen est mû, plus que par une passion évanescence telle que l'impétuosité guerrière, par le désir de gloire ou l'amour du chef ou

13 G. Garimberto, *Il Capitano Generale*, Venise, Gordano Ziletti, 1556.

14 N. Machiavel, *L'art de la guerre*, I, 8, in *Œuvres*, trad. Chr. Bec, Paris, R. Laffont, 1996, p. 490 : « *in lui sia onestà e vergogna* » (*L'Arte della Guerra*, éd. J.-J. Marchand, D. Fachard et G. Masi, Rome, Salerno, 2001, p. 66).

15 N. Machiavel, *L'art de la guerre*, I, 7, p. 487 : « *uno rispetto ch'egli abbiano al principe* » (éd. it. p. 60).

16 N. Machiavel, *L'art de la guerre*, I, 3, p. 480 : « *fatica, pericoli e gloria* » (éd. it. p. 47).

17 N. Machiavel, *L'art de la guerre*, IV, 8, p. 555 : « *Quanto allo accendergli al combattere, è bene fargli sdegnare contro a' nimici mostrando che dicono parole ignominiose di loro; mostrare di avere con loro intelligenza e averne corrotti parte; alloggiare in lato che veggano i nimici e che facciano qualche zuffa leggere con quegli, perché le cose che giornalmente si veggono con più facilità si dispregiano; mostrarsi indegnato e con una orazione a proposito riprendergli della loro pigrezza e, per fargli vergognare, dire di volere combattere solo, quando non gli vogliano fare compagnia* » (éd. it. p. 183).

de la patrie. Machiavel loue Fabius Cunctator et énonce des principes qui prolongent ceux de Frontin et de Végèce :

La plupart des bons capitaines préfèrent soutenir le choc de l'ennemi qu'aller l'attaquer avec impétuosité. Car l'impétuosité de l'adversaire est aisément soutenue par des hommes immobiles et fermes, alors que, contenue, elle se transforme aisément en lâcheté<sup>18</sup>.

En fait, ce sont les *Discours sur la première décade de Tite-Live* (1531) qui proposent une réflexion sur les ressorts profonds de la décision. Or, Machiavel se contente d'attribuer les options tactiques à la « nature ». Que Fabius Cunctator ait, par sa lenteur prudente, contenu les menées du bouillant Hannibal, est dû à sa « nature » et non à un « choix<sup>19</sup> ».

Des publications françaises se détachent quatre ouvrages assez différents qui, chacun à sa manière, prolongent la tradition antique. Le poète Michel d'Amboise, qui considère l'état militaire « comme le mestier le plus louable de tous les autres, dont [il a] voulu toute [s]a vie faire profession<sup>20</sup> », compose *Le Guidon des gens de guerre* (1543) à son retour des guerres d'Italie, en revendiquant Frontin pour modèle et en s'appuyant à la fois sur les textes antiques comme le traité de Végèce, sur les mémoires et les témoignages de grands capitaines et sur son expérience personnelle. Dans un bref chapitre intitulé « Qu'il faut éviter à ung capitaine impétuosité en la guerre », il estime que l'ardeur guerrière est mauvaise conseillère :

Impetuosité inconsultée et furieuse en guerre n'est convenable ny propice à ung prudent capitaine ou souldard expert en l'art militaire. A ceste cause, la doibvent fuyr ainsi que exitiable et mortelle peste : autrement facilement seront surmontéz par leurs ennemys, et ainsi que bestes occiz, meurdriz et deffaictz<sup>21</sup>.

18 N. Machiavel, *L'art de la guerre*, IV, 5 p. 553 : « *La maggior parte de' capitani prudenti più tosto ricevono l'impeto de' nimici, che vadano con impeto ad assaltare quello; perché il furore è facilmente sostenuto dagli uomini fermi e saldi, e il furore sostenuto facilmente si convertisce in viltà* » (éd. it. p. 183).

19 Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, III, 9, trad. A. Fontana et X. Tabet, Paris, Gallimard, 2004, p. 434 (*Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, III, 9, éd. F. Bausi, Rome, Salerno, 2001, p. 609 : « *per natura e non per elezione* »).

20 M. d'Amboise, « Poesme de l'auteur », *Le Guidon des gens de guerre* [1543], Paris, J. Dumaine, 1878, p. 10.

21 M. d'Amboise, *Le Guidon des gens de guerre*, p. 77-78. Sur ce texte, voir T. E. Wareham, « Michel d'Amboise et *Le Guidon des Gens de Guerre* : tradition, modernité et originalité »,

L'ouvrage anonyme intitulé *Instructions sur le fait de la Guerre* (1548), qui est aujourd'hui attribué à Raymond de Beccarie, baron de Fourquevaux<sup>22</sup>, mais qui a pu exercer sur Montaigne d'autant plus d'attrait qu'il l'était à Guillaume du Bellay au XVI<sup>e</sup> siècle, s'inspire de Végèce, Frontin, Polybe, mais surtout il suit de très près *L'Arte della guerra*, dont il partage les thèses sur l'armée nationale et la discipline. Décalquant le texte de Machiavel, il met d'abord en garde contre les dangers de la fureur :

Un saige Capitaine doit plutost soutenir l'impetuosité de ses ennemis, que non pas les assaillir chauldement : car la fureur se soustient aysement par les hommes fermes et assurez : et si elle est une fois soustenue, le residu n'est pas grand chose, tant pour ce que les gens se mettent a la grand alaine, et que les Batailles se peuvent mettre en desarray [...]<sup>23</sup>.

Mais il indique qu'il faut savoir tirer profit de l'ardeur guerrière :

Les hommes ont naturellement une chaleur en eulx, et une gayete de cueur, laquelle s'allume au moyen du desir qu'on a de batailler, et laquelle doit estre augmentée et non point refroidie par les Capitaines generaux. Or est il ainsi que le marcher vistement laccroist, pource que les uns incitent les autres, et que l'alleure les echauffe de plus en plus : parquoy ceste mode d'assaillir, semble meilleure que celle de soustenir. Vray est que les Souldars aguerriz et expertz s'en peuvent ayder seulement et non autres [...]<sup>24</sup>.

Le *Discours sur la castrametation et discipline militaire des Romains* (1554) de Guillaume du Choul est un ouvrage d'« antiquaire », qui s'appuie notamment sur Végèce et Tite-Live pour décrire l'organisation militaire

---

*Studi Francesi*, t. XVIII-3, n° 54 (sept-déc. 1974), p. 401-415.

22 Voir A. Lefranc, *L'Armée française et la Renaissance. Un réformateur militaire au XVI<sup>e</sup> siècle, Raymond de Fourquevaux*, Paris, E. Champion, 1916; G. Dickinson, « Introduction » in R. de Beccarie de Fourquevaux, *Instructions sur le fait de la guerre* (fac-similé de l'éd. de 1548), éd. G. Dickinson, Londres, University of London, 1954, p. XI-CXXXVI; R. Brunon, « Raymond de Beccarie Baron de Fourquevaux », in R. de Fourquevaux, *Information au Roy et à Monseigneur le Connestable touchant les affaires de Florence*, éd. R. Brunon, Aix-en-Provence, Publication des Annales de la faculté des Lettres, et [Gap.] Ophrys, 1965, p. 13-26. P. Villey, *Les Sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, Hachette, 1933, t. I, p. 144, déclare à propos de l'ouvrage de Fourquevaux qu'« il n'est pas absolument sûr que Montaigne l'ait possédé », mais il est frappé d'y trouver traitées, dans les chapitres I, 13, II, 2 et 3, plusieurs des questions que Montaigne aborde au chapitre « De l'incertitude de nostre jugement » (*Essais*, I, 47).

23 R. de Beccarie de Fourquevaux, *Instructions sur le fait de la guerre*, éd. citée, f. 51<sup>r</sup>.

24 *Ibid.*

romaine sous tous ses aspects. Du Choul, qui juge que les passions ne sont guère utiles aux officiers, écrit des Romains :

Ils ne desiroient pas tant la hardiesse et le mespris de la mort en leurs Capitaines, qu'ilz faisoient la bonne conduite et le bon conseil, et qu'ilz teinsent bon, sans abandoner le lieu qui leur estoyt ordonné<sup>25</sup>.

L'éloquence des chefs sert moins à exciter l'ardeur guerrière qu'à apaiser toute émotion débilante :

Par la parole, un gentil Duc, ou Capitaine, ote la pœur à ses soldats, leur donne courage, et leur fait croistre le desir de combattre leur ennemy, descouvre les perils, promet les recompenses, et à la fin toutes passions sont ostées par la parole<sup>26</sup>.

En revanche, les *Discours politiques et militaires* que François de La Noue compose alors qu'il est en captivité au château de Limbourg, de 1580 à 1585, et qu'il publie en 1587, sont l'œuvre d'un praticien qui vise à « apprendre à estre Capitaine<sup>27</sup> » au lecteur. Si La Noue vante la discipline militaire<sup>28</sup> et la vertu, la notion d'ardeur guerrière, à laquelle renvoient les termes de « gaillardise », d'« animosité », de « charges furieuses », d'« impetuosité », de « hardiesse », est très présente dans cet ouvrage, mais elle apparaît comme un simple élément de la vie du soldat et sa valeur n'est pas objet de discussion.

Dans plusieurs pays européens, les *Essais* ont été lus d'abord comme de tels discours : en 1590, un gentilhomme de Ferrare, Girolamo Naselli, en publie une traduction partielle sous le titre *Discorsi morali, politici e militari* ; en 1603, John Florio fait imprimer la première traduction anglaise de l'ouvrage de Montaigne sous le titre *Essayes or Morall, Politike and Millitarie Discourses*. Ces titres sont éloquents : ils indiquent une des singularités des ouvrages de La Noue et de Montaigne, qui se distinguent des traités techniques de l'art de la guerre par une approche psychologique et morale du comportement du soldat et du chef militaire. La plupart des auteurs pratiquent la concordance des temps, en faisant dialoguer le

25 G. du Choul, *Discours sur la castrametation et discipline militaire des Romains* (1<sup>re</sup> éd. 1554), Lyon, Guillaume Roville, 1555, f. 15<sup>r</sup>.

26 G. du Choul, *Discours sur la castrametation*, f. 52<sup>r</sup>.

27 F. de La Noue, *Discours politiques et militaires*, Bâle, François Forest, 1587, in-8<sup>o</sup>, p. 706.

28 F. de La Noue, *Discours politiques et militaires*, p. 481.

passé antique avec l'actualité ; mais Montaigne pousse plus loin que La Noue cette méthode : il ne s'appuie pas seulement sur son expérience et sur les témoignages des mémorialistes récents ou contemporains, il médite sur des exemples trouvés chez les historiens anciens, à la manière du Machiavel des *Discorsi*.

Dans ces exemples, l'ardeur guerrière apparaît comme une passion qui peut prendre la forme soit d'une émotion collective, soit d'un affect individuel. Par exemple, dans le chapitre « Des mauvais moyens employez à bonne fin », Montaigne explique que les Romains suscitaient des guerres avec leurs voisins pour « esvanter un peu la chaleur trop vehemente de leur jeunesse » (II, 23, p. 720) et il ajoute que la guerre extérieure est tenue par certains pour la solution des guerres civiles :

Il y en a plusieurs en ce temps, qui discourent de pareille façon, souhaitans que ceste emotion chaleureuse qui est parmy nous, se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes, qui dominant pour ceste heure nostre corps, si on ne les escouille ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousjours en force, et apportent en fin nostre entiere ruine [...]. (II, 23, p. 721)

La métaphore assimile la nation à un organisme enfiévré par ses humeurs nocives. Il y a un génie des peuples. L'expression « émotion chaleureuse » désigne l'*impetus Gallicus* que constatait César et que signalaient Strabon et Tite-Live, et qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, devient pour les chroniqueurs de la péninsule la *furia francese*<sup>29</sup>. Cette passion vernaculaire s'est manifestée en particulier à la bataille de Fornoue (5 juillet 1495), dont Montaigne a lu le récit détaillé dans les *Mémoires* de Commines et l'*Histoire d'Italie* de Guichardin. Comme La Noue et d'autres auteurs, Montaigne estime qu'il serait judicieux, par une manœuvre proche de la « diversion » évoquée dans le chapitre 4 du troisième livre, d'orienter l'ardeur française vers d'autres théâtres d'opération que le territoire national. L'ardeur guerrière doit donc être appréhendée à la fois comme une passion soudaine et fugace et comme le caractère psychologique permanent d'une nation.

L'ardeur guerrière est digne d'intérêt pour celui qui s'intéresse à la chose militaire parce qu'elle est puissante, redoutable, capable d'assurer

29 Voir M. Smith, « Émulation guerrière et stéréotypes nationaux dans les guerres d'Italie », in *Les Guerres d'Italie. Histoire, pratiques, représentations, Actes du colloque international de Paris (9-11 décembre 1999)*, Paris, 2002, p. 155-176 ; P. Gilli, *Au miroir de l'humanisme, les représentations de la France dans la culture savante italienne à la fin du Moyen Âge (c. 1360-c. 1490)*, B.E.F.A.R., 296, Rome, 1997.

la victoire du camp que ses faibles effectifs ou son mauvais équipement auraient dû désavantager. Lorsque Montaigne en parle, il est difficile de distinguer entre son expérience et ses lectures, car les souvenirs de lecture constituent une expérience seconde. En tout cas, il n'hésite pas à user de sentences pour formuler son savoir : « une des plus grandes sagesse en l'art militaire, c'est de ne pousser son ennemy au desespoir » (I, 47, p. 302) ; « il y a plus d'allegresse à assaillir qu'à deffendre » (I, 47, p. 306). Ce ton sentencieux, péremptoire et bref, contribue à la création d'une image de technicien de la guerre.

#### HABITUS NOBLE ET PASSION GUERRIÈRE

Montaigne ne défend pas, comme Machiavel, l'idée d'une milice républicaine, mais celle d'une armée de gentilshommes. Il s'interroge moins sur l'humeur de la troupe que sur l'inspiration des chefs. Dès la page de titre de l'édition de 1580, où les plus gros caractères sont réservés au « Messire » qui précède son nom de terre, il construit un éthos aristocratique. En affirmant que « la forme propre, et seule, et essentielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire » (II, 7, 784), il rappelle que l'existence de la noblesse se justifie par sa fonction guerrière. En s'intéressant à l'ardeur belliqueuse, il manifeste les préoccupations d'un noble d'épée. Néanmoins, il ne considère pas cette passion comme propre à l'aristocratie : certains des exemples qu'il prend concernent les soldats du rang ou les hommes d'une ville assiégée. Chez Montaigne, comme l'a noté Emiliano Ferrari<sup>30</sup>, les passions ont une valeur anthropologique et non sociologique : « Les ames des Empereurs et des savetiers sont jettées à mesme moule » (II, 12, p. 500).

L'ardeur guerrière est-elle une vertu<sup>31</sup> ? Machiavel répond négativement. Dans une attitude toute romaine, il définit précisément l'ardeur guerrière par opposition à la véritable *virtù*. Il critique, dans ses *Discorsi*,

30 E. Ferrari, *Montaigne. Une anthropologie des passions*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 168-170.

31 I. D. McFarlane, « The concept of Virtue in Montaigne », *Montaigne. Essays in Memory of Richard Sayce*, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 77-100.

ces armées qui, « si elles donnent de bonnes preuves d'elles-mêmes, [...] le font par fureur et par impétuosité, et non par vertu<sup>32</sup> », comme celles des Gaulois – et bien sûr des Français –, et il loue ces troupes « où il y a fureur et ordre, car de l'ordre naissent la fureur et la vertu<sup>33</sup> », comme celles des Romains. Il rappelle que Titus Manlius, un des héros des *Discorsi*, a affronté en combat singulier un Gaulois de haute taille et qu'il l'a tué grâce à la maîtrise de sa fureur guerrière. En effet, Tite-Live écrit :

Point de chant guerrier, point de transport de joie ni d'armes brandies vainement, mais une poitrine gonflée de courage et d'une colère muette : il avait retenu toute sa fougue pour le moment du combat<sup>34</sup>.

Machiavel célèbre la *virtù* et l'*ostinazione* qui conduisent le même Titus Manlius, désormais surnommé Torquatus et devenu consul, à faire exécuter son fils pour avoir cédé à l'ardeur guerrière, relevé le défi du Tusculan Geminus Maecius et enfreint la discipline militaire<sup>35</sup>. Sur ce point, Montaigne s'oppose à lui, en invoquant l'autorité de Plutarque pour condamner l'attitude de Torquatus :

Notre Plutarque, si parfait et excellent juge des actions humaines, à voir Brutus et Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doute, si la vertu pouvoit donner jusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque autre passion. (II, 2, p. 366<sup>36</sup>)

Pour Montaigne, Torquatus n'a pas combattu la fureur guerrière par la raison, mais par une autre passion, sans doute celle qu'il nomme un peu

32 N. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, III, 36, trad. A. Fontana et X. Tabet, Paris, Gallimard, 2004, p. 511 : « *per furore e per impeto, e non per virtù* » (éd. it. t. II, p. 745-746).

33 *Ibid.* : « *dove è furore ed ordine (perchè dall'ordine nasce il furore e la virtù)* » (éd. it. t. II, p. 745).

34 Tite-Live, *Histoire romaine*, VII, 10, éd. J. Bayet, trad. R. Bloch, Paris, Les Belles Lettres, 1968, p. 16 : *non cantus, non exsultatio armorumque agitatio uana, sed pectus animorum iraque tacitae plenum : omnem ferociam in discrimen ipsum certaminis distulerat*. Voir N. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, III, 22, p. 471 (éd. it. t. II, p. 675). Sur Titus Manlius, voir Aurelius Victor, *Liber de uiris illustribus Urbis Romae*, XXVIII.

35 N. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, II, 16, p. 312-313 (éd. it. t. I, p. 398-399). Voir Tite-Live, *Histoire romaine*, VIII, 7.

36 Cf. Plutarque, « Vie de Publicola », IX, éd. Walter, Paris, Gallimard, t. I, p. 219 : « cela fut un acte que l'on ne saurait ni suffisamment louer, ni assez blâmer : car ou c'était une excellence de vertu qui rendait ainsi son cœur impassible, ou une violence de passion qui le rendait insensible. » Ces lignes concernent Brutus, mais Montaigne les applique aussi à Torquatus.

plus bas, la « fierté » ou l'orgueil. Néanmoins, il s'accorde avec Machiavel pour ne pas considérer l'ardeur guerrière comme une vertu. Le chapitre « De la vertu » s'ouvre sur la distinction entre la passion et la vertu :

Je trouve par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutées et saillies de l'ame ou une resolute et constante habitude : et voy bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire jusques à surpasser la divinité mesme, dit quelqu'un<sup>37</sup>, d'autant que c'est plus, de se rendre impassible de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle : et jusques à pouvoir joindre à l'imbecillité de l'homme une resolution et assurance de Dieu. Mais c'est par secousse. Et ès vies de ces heros du temps passé, il y a quelque fois des traits miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser noz forces naturelles : mais ce sont traits à la verité ; et est dur à croire, que de ces conditions ainsin eslevées, on en puisse teindre et abbeuver l'ame, en maniere, qu'elles luy deviennent ordinaires, et comme naturelles. (II, 29, p. 740-741)

La vertu s'acquiert. Elle résulte de l'habitude. Devenant une seconde nature, elle est une qualité constante. Au contraire, l'ardeur guerrière, comme les passions dont il vient d'être question, se manifeste par accès. Elle ne suffit pas à rendre l'homme vaillant :

un fait courageux ne doit pas conclure un homme vaillant : celui qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousjours, et à toutes occasions : Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidens : tel seul qu'en compagnie : tel en camp clos qu'en une bataille : car, quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance sur le pavé et autre au camp. Aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une blessure au camp, et ne craindroit non plus la mort en sa maison qu'en un assault. Nous ne verrions pas un mesme homme, donner dans la bresche d'une brave assurance, et se tourmenter apres, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils. (II, 1, p. 355-356)

L'ardeur guerrière est un effet du courage, mais elle ne doit pas être confondue avec lui. Alors que le courage est une vertu, c'est-à-dire une qualité acquise, affermie par la volonté, l'habitude et l'effort, l'ardeur guerrière est un phénomène momentané, éphémère, contingent ; elle ne résulte pas principalement d'une psyché, mais dépend des circonstances :

Celui que vous vistes hier si aventureux, ne trouvez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre, ce n'est

37 Allusion à Sénèque.

un cœur ainsi formé par discours ; ces circonstances le luy ont fermý ; ce n'est pas merveille si le voylà devenu autre par autres circonstances contraires. (II, 1, p. 355)

Bien sûr, ces « circonstances » ne sont pas toujours fortuites : l'art de la guerre a élaboré des techniques pour exciter la combativité des soldats, en enquêtant sur ses causes.

### POÉTIQUE DE LA GUERRE

Montaigne distingue entre les passions corporelles et les passions de l'âme (II, 12, p. 601 ; II, 33, p. 764-765), mais cette dichotomie est appelée à être dépassée en raison de l'existence de passions « qui tiennent au corps et à l'âme » (II, 33, p. 764), comme l'amour, et de « l'estroite cousture de l'esprit et du corps s'entre-communicants leurs fortunes » (I, 20, p. 107). L'ardeur guerrière relève dans une certaine mesure de l'affectivité organique : elle est un phénomène passif, involontaire et pré-réflexif<sup>38</sup>. Elle se manifeste par la rougeur du teint et par des tremblements. Le roi de Navarre Sancho a été surnommé le Tremblant parce qu'il frissonnait, non de peur mais d'audace<sup>39</sup>. Cette passion peut naître des émotions des sens : elle est éveillée par l'éclat des armes et des cuirasses, par les cris aigus et puissants, par les tambours et les trompettes, par le son du canon, par le vin (III, 3, p. 862 ; III, 4, p. 881). Elle est plus vive quand les combattants courent se jeter sur les troupes adverses que quand ils attendent celles-ci de pied ferme (I, 47, p. 305). Elle diminue la douleur que l'ennemi vous inflige. Ainsi, dans le chapitre « Coustume de l'Isle de Cea », Montaigne considère comme plus douloureuse la mort des Chinois qui, dans les processions religieuses, se découpent des morceaux de chair ou se laissent broyer

38 E. Ferrari, *Montaigne. Une anthropologie des passions*, p. 71.

39 *Essais*, I, 54, p. 331 : « La hardiesse aussi bien que la peur engendrent du tremoussement aux membres ». Voir sur ce sujet Claire Couturas, « Le discours sur les peurs dans les *Essais* de Montaigne », *R.H.R.*, n° 61, décembre 2005, p. 73-90 (le Tremblant est évoqué à la page 80) et l'article « Passions » du *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, éd. Philippe Desan, Champion, Paris, 2004, p. 761-763.

par le char transportant leur idole que celle de l'évêque de Soissons accompagnant Saint Louis qui, se détachant de l'armée, s'élança seul à la rencontre de l'ennemi et fut tué : « La mort de cet Évêque les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment : l'ardeur du combat en amusant une partie » (II, 3, p. 380). L'ardeur guerrière rend insensible aux coups et aux blessures, comme l'indique un témoignage recueilli par Montaigne :

Celuy qui meurt en la meslée, les armes à la main, il n'estudie pas lors la mort, il ne la sent ny ne la considere : l'ardeur du combat l'emporte. Un honneste homme de ma cognoissance, estant tombé comme il se batait en estacade, et se sentant daguer à terre par son ennemy de neuf ou dix coups, chacun des assistans luy croit qu'il pensast à sa conscience, mais il me dit depuis, qu'encores que ces voix luy vissent aux oreilles, elles ne l'avoient aucunement touché, et qu'il ne pensa jamais qu'à se décharger et à se venger. (III, 4, p. 875)

Elle apparaît néanmoins plutôt comme une passion de l'âme : elle est stimulée par les raisonnements et les exemples (II, 29, p. 741), les harangues des chefs, mais aussi par les injures de l'ennemi (I, 47, p. 304). Lorsque Montaigne annote son édition de César, il met en évidence que le chef romain aiguise la pugnacité de ses troupes par les discours qu'il leur adresse, mais aussi en prenant personnellement des risques sur le champ de bataille<sup>40</sup>. L'ardeur guerrière procède souvent d'une autre passion : l'opiniâtreté, l'ambition, le désir de gloire, la cupidité, le sentiment de l'honneur. Elle peut être causée par la colère, comme l'indique Montaigne, en citant les *Tusculanes* où Cicéron l'expose : « il est cognu, que la pluspart des plus belles actions de l'ame, procedent et ont besoin de cette impulsion des passions. La vaillance, disent-ils, ne se peut parfaire sans l'assistance de la cholere. *Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore*<sup>41</sup>. Ny ne court on sus aux meschants, et aux ennemis, assez vigoureusement, si on n'est courroucé » (II, 12, p. 601). En particulier, l'ardeur guerrière n'est jamais plus véhémente que lorsqu'elle est occasionnée par « la vertu picquée et despittée par le

40 Voir « Annotations de Montaigne lecteur. César », in A. Legros, *Montaigne Manuscrit*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 489-620.

41 Cicéron, *Tusculanes*, IV, 23, 52 : « Ajax toujours brave, mais encore plus brave dans sa folie. » Sur Montaigne lecteur des *Tusculanes*, voir M. Magnien, « Montaigne, (re)lecteur des *Tusculanes* », *La Librairie de Montaigne*, dir. Ph. Ford et N. Kenny, Cambridge, Cambridge French Colloquia, 2012, p. 157-182.

malheur » (I, 47, p. 303), quand une armée se sachant vaincue ou une ville assiégée mourant de faim sont galvanisées par l'énergie du désespoir. Dans une apostille en marge de son exemplaire de la *Guerre civile* de César, Montaigne présente comme un « rare exemple » la « furieuse sortie<sup>42</sup> » des hommes de la ville de Salone assiégée par les Pompéiens. Il développe dans le chapitre « Observation sur les moyens de faire la guerre, de Julius Cæsar » le récit de ces affamés qui « sortirent en telle furie, sur les assiegeans, qu'ayants enfoncé le premier, le second, et tiers corps de garde, et le quatriesme, et puis le reste, et ayants faict du tout abandonner les tranchées, les chasserent jusques dans les navires » (II, 35, p. 780). L'ardeur guerrière peut même trouver un aliment dans la souffrance physique. Montaigne rapporte le cas de ce vaillant soldat qu'Antigone, général d'Alexandre, demanda à ses médecins de guérir d'une maladie chronique et qui se montra ensuite beaucoup moins ardent. Interrogé sur cette mutation, il répondit que c'était Antigone lui-même qui en était responsable, car son ardeur première lui venait de ce que, du fait de ses souffrances, il ne tenait pas à la vie (II, 1, p. 354).

Montaigne trouve dans les théories néo-platoniciennes le moyen de décrire adéquatement l'ardeur guerrière. Il affirme que les maîtres de la philosophie attribuent « les causes des eslancements extraordinaires de nostre esprit [...] à un ravissement divin, à l'amour, à l'aspreté guerriere, à la poësie, au vin » (III, 5, p. 885). Ainsi, aux quatre délires du *Phèdre* il joint la fureur guerrière, comme Plutarque, qui ajoutait : « il est tout notoire qu'elle est inspiree par le Dieu Mars, et que c'est une sorte de fureur où il n'y a nulle grace ny douceur de musique, fascheuse, empeschant d'engendrer et nourrir enfant, et faisant prendre les armes à tout un peuple<sup>43</sup>. » Or, dans les *Vies des hommes illustres*, Plutarque manifeste « une certaine suspicion devant les débordements de l'ardeur guerrière<sup>44</sup> » et considère que l'ardeur du θυμός doit être tempérée par l'élévation d'esprit que suppose le φρόνημα<sup>45</sup>. Pour sa part, Montaigne est sensible aux discontinuités de la vie psychique : souvent l'esprit sommeille, parfois

42 « Annotations de Montaigne lecteur. César », in A. Legros, *Montaigne Manuscrit*, p. 590. Voir César, *De Bello civili*, III, 9, 6-7.

43 Plutarque, « De l'Amour », in *Œuvres morales*, 758 d-759 c, trad. J. Amyot, Paris, M. Vascosan, 1572, f. 605 G-H.

44 Fr. Frazier, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 253.

45 Fr. Frazier, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, p. 199-207.

il est visité par des passions qui le mettent au-dessus de lui-même et qui faisaient croire aux Anciens à une présence du divin. Pour désigner ces impulsions soudaines d'une force supérieure, Montaigne utilise les termes de « boutées » (II, 2, p. 367 ; II, 29, p. 740), « boutades » (III, 12, p. 1083), « venues » (III, 5, p. 885), « saillies » (II, 2, p. 366 ; II, 29, p. 740), « secousses » (II, 29, p. 741) et recourt à la métaphore des éclairs (« éloises », III, 5, p. 885). L'ardeur guerrière n'est ni ordinaire, ni constante. Chez le héros, elle est un petit miracle :

Et ès vies de ces heros du temps passé, il y a quelque fois des traits miraculeux et qui semblent de bien loing surpasser noz forces naturelles [...]. (II, 29, p. 741)

Chez l'homme du commun, elle surgit, imprévisible et mystérieuse, et provoque une sorte d'extase :

Il nous eschoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillée par les discours, ou exemples d'autruy, bien loing au delà de son ordinaire : Mais c'est une espece de passion qui la pousse et agite, et qui la ravit aucunement hors de soy : car, ce tourbillon franchi, nous voyons que, sans y penser, elle se débande et relache d'elle mesme, sinon jusques à la derniere touche [...]. (II, 29, p. 741)

La passion est donc une forme d'aliénation, puisque le sujet ne s'appartient plus.

En particulier, Montaigne met en évidence l'analogie entre l'ardeur guerrière et le transport poétique. À la fin du chapitre « De l'yvrogerie », il rappelle que les stoïciens et les épicuriens étaient capables de mépriser les pires douleurs et il poursuit :

Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si haut. Il faut qu'elle le quitte, et s'esleve, et prenant le frein aux dents, qu'elle emporte, et ravisse son homme si loing, qu'après il s'estonne luy-mesme de son fait. Comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat pousse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estans revenuz à eux, ils en transissent d'estonnement les premiers. Comme aussi les poetes sont épris souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne reconnoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere : C'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur et manie. Et comme Platon dict, que pour neant hurte à la porte de la poesie un homme rassis : aussi dit Aristote que aucune ame excellente, n'est exempte de meslange de folie : Et a raison d'appeler folie tout esclancement, tant louable soit-il, qui surpasse nostre propre jugement et discours. (II, 2, p. 367)

Notons d'abord que pour suggérer les effets de l'ardeur guerrière, Montaigne recourt à une image qu'il affectionne, celle du cheval insoumis<sup>46</sup>, qu'il utilisait notamment dans le chapitre « De l'oysiveté », où il comparait l'esprit livré à lui-même à un « cheval échappé » (I, 8, p. 55). Il emprunte peut-être cette image à Platon qui, dans le *Phèdre*<sup>47</sup>, opposait au cheval noir de l'ἐπιθυμία le cheval blanc du θυμός. Ainsi, l'ardeur guerrière comme le délire poétique est un furor, une *μανία*. Elle met l'homme littéralement hors de lui-même, au point qu'il ne se reconnaît plus dans ses actes ni dans ses œuvres, et l'assujettit à des forces divines. Pour Montaigne, la raison permet de prendre de sages décisions, mais dans le domaine de l'action, elle se révèle insuffisante. Seule la passion permet au sujet de mobiliser des forces mystérieuses et de se dépasser.

#### UNE BRÈVE FOLIE

Le délire laisse à l'inspiré un poème, mais que reste-t-il au guerrier ? L'ardeur guerrière apparaît comme une passion incontrôlable qui rend les chefs fantasques et la soldatesque imprévisible. Montaigne compare une armée à un monstre fragile qu'un rien peut annihiler :

Or ce grand corps à tant de visages et de mouvemens, qui semble menasser le ciel et la terre :

*Quam multi Lybico uoluuntur marmore fluctus,  
Saevus ubi Orion hybernis conditur undis,  
Vel cum sole novo densae torrentur aristae,  
Aut Hermi campo, aut Lyciae flauentibus aruis,  
Scuta sonant, pulsaque pedum tremit excita tellus*<sup>48</sup> :

46 Voir J. Balsamo, « Montaigne, le style (du cavalier et ses modèles italiens », *Nouvelle revue du XVI<sup>e</sup> siècle*, XVII, 1999, p. 253-267.

47 Platon, *Phèdre*, 246a-b, 253c-254a.

48 Virgile, *Énéide*, VII, v. 718-722, éd. et trad. J. Perret, Prais, Les Belles Lettres, 1977, t. II, p. 110 : « Comme les flots innombrables que roule la mer de Libye, lorsque le cruel Orion se plonge dans les eaux de l'hiver, ou lorsque les épis épais sont brûlés par le soleil nouveau, soit dans la plaine de l'Hermus, soit dans les champs jaunissants de Lycie, les boucliers résonnent et la terre ébranlée tremble sous les pas » (trad. des éditeurs des *Essais*, dans l'éd. citée).

ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes, c'est tousjours l'homme foyble, calamiteux et miserable. Ce n'est qu'une formilliere esmeue et eschauffée,

*It nigrum campis agmen*<sup>49</sup> :

Un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle ; un songe, une voix, un signe, une brouée matinière suffisent à le renverser et porter par terre. (II, 12, p. 499)

C'est là une des rares représentations d'une armée dans les *Essais* et elle est l'occasion d'évoquer le thème paulinien de l'*infirmetas hominum*. Le recours aux vers de l'*Énéide* et aux métaphores du monstre et de la fourmilière visent à lui donner une unité organique : mus par l'ardeur guerrière (comme le suggère l'emploi du doublet « esmeue et eschauffée »), les hommes accèdent à une identité collective fusionnelle. Mais ce monstre à mille têtes obéit à une rationalité obscure et au moindre accident il peut céder à la panique et se retirer à la débandade.

Si l'ardeur guerrière fait accomplir des prouesses, elle amène parfois à enfreindre la discipline. Montaigne cite le cas du fils du dictateur Posthumius, « que l'ardeur de jeunesse avoit poussé heureusement sur les ennemis, un peu avant son reng<sup>50</sup> » (I, 29, p. 203). Cependant, dans ce cas, l'histoire finit mal : puisque le jeune homme n'a pas attendu de recevoir un ordre, son père le fait exécuter pour insoumission. En d'autres occasions, l'ardeur guerrière est sans conteste mauvaise conseillère. Quand l'armée, lancée à l'assaut des rangs ennemis, est animée par cette « furie » qu'est l'ardeur guerrière, elle risque de perdre son ordonnance (I, 47, p. 305). Parfois aussi, la passion égare le chef militaire : à la bataille de Coronée, Agésilas, mû par « une merveilleuse ardeur de courage<sup>51</sup> » (I, 45, p. 296), renonça à une tactique qui lui aurait assuré la victoire mais où « il y avoit plus d'art que de vaillance » : il décida de ne pas attaquer les Thébains par l'arrière mais par l'avant. Ce choix fit qu'il fut plusieurs fois blessé et qu'il dut finalement adopter la tactique qu'il avait écartée. De même, à la victoire de Ravenne, Gaston de Foix, duc de Nemours, emporté par son « ardeur », commit l'erreur de poursuivre

49 *Ibid.*, IV, 404, t. I, p. 125 : « L'armée sombre avance dans la plaine » (trad. des éditeurs des *Essais*).

50 Exemple emprunté à Diodore de Sicile, *Sept livres des histoires*, XII, LXIV, 3, trad. Amyot, Paris, Guillemot, 1585, p. 258.

51 Voir Plutarque, « Vie d'Agésilas », XXVI-XXVII, *Vies des hommes illustres*, t. II, p. 193-195.

des troupes espagnoles en déroute et paya de sa vie cette imprudence (I, 47, p. 303). L'ardeur guerrière est donc une passion incontrôlable, qui altère le jugement et conduit à des attitudes téméraires, voire suicidaires. Dans ce transport, ce qui est attribué à des puissances supérieures est ôté à la volonté, et donc à la vertu.

Il n'est donc pas sûr que l'ardeur guerrière soit une garantie d'efficacité : « en l'usage de nostre esprit, nous avons pour la plus part, plus besoin de plomb que d'ailes : de froideur et de repos, que d'ardeur et d'agitation » (III, 3, p. 863). Il est sans doute plus difficile de résister à l'ardeur guerrière que d'y succomber, mais ce peut être la condition du succès. Montaigne fait l'éloge parallèle de François de Guise à la bataille de Dreux et de Philopœmen à celle de Martinée, en temporisateurs préférant encourir des pertes importantes pour s'assurer la victoire (I, 45, p. 295-296<sup>52</sup>). Il y aurait de l'audace à renoncer à l'audace. Lecteur de la *Guerre civile*, Montaigne relève le passage où César reproche à Pompée d'avoir bridé l'ardeur naturelle de ses soldats à la bataille de Pharsale<sup>53</sup>. Pourtant, dans les *Essais*, il donne raison à Pompée, suggérant que la Fortune aurait très bien pu faire de lui le vainqueur et affirmant que « la plus forte et rude assiette, est celle en laquelle on se tient planté sans bouger » (I, 47, p. 305). Alain Legros met en relation cet éloge de la retenue et l'ἑπέχω pyrthonien<sup>54</sup> : que l'on soit général ou philosophe, il est bon de se méfier des passions et de savoir rester coi.

Montaigne caractérise les batailles comme des « spectacles tragiques » (III, 13, p. 1145)

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation et noble en execution (car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus, est la vaillance) et noble en sa cause. Il n'est point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son pays. La compagnie

52 Sur le chapitre « De la bataille de Dreux », voir Ph. Desan, « « De la bataille de Dieux » [sic] », in *Montaigne. Une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 278-285 ; J. J. Supple, *Arms versus Letters. The Military and Literary Ideals in the Essays of Montaigne*, Oxford, Clarendon Press, 1984, p. 259.

53 A. Legros, *Montaigne Manuscrit*, p. 611-612 ; voir César, *La Guerre civile*, III, XCII, 5, éd. et trad. P. Fabre, Paris, Les Belles lettres, 1959, t. II, p. 84 : *est quaedam animi incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quae studio pugnae incenditur* (trad. A. Legros : « il existe en l'âme une pulsion, un élan inné dont tout le monde est doté par nature, qui s'allume dans le feu du combat »).

54 A. Legros, *Montaigne Manuscrit*, p. 611.

de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs, la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques : la liberté de cette conversation sans art, et une façon de vie, masle et sans ceremonie, la varieté de mille actions diverses, cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient et eschauffe, et les oreilles, et l'ame : l'honneur de cet exercice, son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa republique il en fait part aux femmes et aux enfans. Vous vous conviez aux rolles et hazards particuliers, selon que vous jugez de leur esclat, et de leur importance : soldat volontaire : et voyez quand la vie mesme y est excusablement employée,  
*pulchrumque mori succurrit in armis* [En. II, v. 317]. (III, 13, p. 1145-1146)

De ces lignes célèbres ont été proposés des lectures divergentes. Les uns y ont perçu de l'ironie, d'autres l'ont interprété comme une profession de gentilhomme. Comme souvent chez Montaigne, c'est la poésie qui livre la clef du passage. Le vers cité est là pour faire surgir à la mémoire une belle page de l'épopée virgilienne. Il est extrait du récit par Énée, à la première personne, de la « nuit cruelle » du sac de Troie. Le héros est à peine tiré de son sommeil que, prenant ses armes et rassemblant quelques compagnons, il sent bouillonner son *furor* :

*Arma amens capio; nec sat rationis in armis,  
 sed glomerare manum bello et concurrere in arcem  
 cum sociis ardent animi; furor iraque mentem  
 praecipitat, pulchrumque mori succurrit in armis*<sup>55</sup>.

Dans ces vers apparaissent des thèmes qu'orchestre le texte cité de Montaigne – le souci de la patrie, le compagnonnage guerrier, l'ardeur martiale – et un autre que développe sa suite : la belle mort. Mais la poésie signale aussi qu'un rapport esthétique s'instaure avec l'action militaire. La beauté cruelle (*pulchrum*) de la guerre réside dans le rôle qu'y jouent l'imprévu et les péripéties, la Fortune et le mouvement inattendu des passions.

Or, dans l'« Apologie de Raimond de Sebonde », le tragique confine à l'absurde : la critique de l'activité guerrière fait apparaître l'ardeur au combat comme une passion frivole et vaine. L'impulsion des princes, décisive, peut avoir des mobiles on ne peut plus futiles :

55 Virgile, *Énéide*, II, v. 314-317, éd. et trad. cit., t. II, p. 50 : « Je prends mes armes, tout égaré; y avait-il chance que les armes servissent! mais rassembler une troupe pour nous battre, courir vers la citadelle avec des compagnons, c'est là ce qui brûle mon cœur; fureur, colère précipitent ma résolution; je me souviens qu'il est beau de mourir sous les armes. »

toute l'Asie se perdit et se consumma en guerres pour le maquerillage de Paris. L'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devoient pas esmouvoir deux harangeres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. (II, 12, p. 498)

La guerre est conduite par des princes et des nobles mus par leurs passions. L'ardeur guerrière témoigne seulement de « l'ineptie et vanité humaine » (II, 12, p. 498), c'est une énergie fugace et futile : « cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitée, et par combien legieres occasions esteinte » (II, 12, p. 498).

#### UN CONFLIT DE VALEURS

En revendiquant un statut aristocratique Montaigne n'échappe pas à un conflit intérieur, conscient qu'il est de l'opposition entre les éthiques respectives des robins et des nobles d'épée, puisqu'il faut que « ceux-là ayent la paix, ceux-cy la guerre en charge : ceux-là ayent le gaing, ceux-cy l'honneur : ceux-là la sçavoir, ceux-cy la vertu : ceux-là la parole, ceux-cy l'action : ceux-là la justice, ceux-cy la vaillance : ceux-là la raison, ceux-cy la force : ceux-là la robbe longue, ceux-cy la courte en partage » (I, 22, p. 122). Il assume les valeurs de la robe pour des motifs intellectuels et éthiques, celles de l'aristocratie guerrière pour des raisons sociales et esthétiques. En tant que gentilhomme-juge, il adopte les vues du stoïcisme et du pyrrhonisme. Il se montre soucieux du bonheur collectif, dénonce l'art de la guerre comme « la science de nous entre-deffaire et entretuer, de ruiner et perdre nostre propre espece » (II, 12, p. 497) et l'ardeur au combat comme une fureur passagère, imprudente et brouillonne, qui prive le sujet de la maîtrise de lui-même. Mais, comme l'écrit Daniel Ménager, « Montaigne ne s'est jamais délivré d'une véritable nostalgie héroïque<sup>56</sup> ». En tant que gentilhomme guerrier, il penche du côté du

56 D. Ménager, « La culture héroïque de Montaigne », in *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, VIII<sup>e</sup> série, n° 9-10 (janvier-juin 1998), p. 39-52, ici p. 51. Voir J. J. Supple, *Arms versus Letters*, *passim*.

platonisme, idéalise la vie militaire et incline à considérer l'ardeur guerrière comme un transport divin.

Alors que la plupart des « arts de la guerre » antiques et contemporains déprécient l'ardeur guerrière, facteur de désobéissance et de témérité, au profit de la discipline militaire, Montaigne lui accorde une certaine valeur, et il se rapproche alors d'un soldat de métier comme François de La Noue. Quand on étudie comment il présente, par petites touches, cette passion, il n'est pas possible d'oublier qu'il en propose un examen critique et qu'il réfléchit sur les genres de vie et sur les valeurs sociales. Si l'on tente d'organiser ces observations fragmentaires en un discours, des contradictions se manifestent. C'est que, chez Montaigne, les analyses philosophiques ne sont pas détachables de la définition de soi : « Il y a plusieurs années que je n'ay que moy pour visée à mes pensées, que je ne contrerolle et n'estudie que moy. Et si j'estudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieux dire » (II, 6, p. 397). Lorsqu'il examine les passions, Montaigne parle de lui, donne de lui-même une image qui reflète ses aspirations, et exprime ses tiraillements intérieurs entre les valeurs de la robe et celles de l'épée.

Bruno MÉNIEL  
L'AMo – EA 4276  
Université de Nantes